PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

2me ANNÉE. — N° 2 Août 1886

SOMMAIRE :

CONFESSION D'UN MATÉRIALISTE

Quelque inconnu qu'on soit on n'en est pas moins une unité pensante ; et quand de matérialiste on devient *immortaliste*, il peut paraître intéressant d'apprendre comment cette transformation s'est opérée.

Je suis cet inconnu, et c'est le plus simplement du monde que je mets les diverses phases par lesquelles mes convictions sont passées, sous les yeux, non pas des savants — on ne dérange pas pour si peu Messieurs de la haute chaire — mais des bonnes gens assez bénévoles et curieuses pour s'occuper des petites individualités.

Dernièrement le latiniste Frary s'est mis en campagne contre l'enseignement du latin tel qu'il est donné dans les lycées et collèges. M. Frary obtiendra certainement gain de cause ; mais il serait à désirer que là ne s'arrêtassent point les réformes et qu'après la question du latin, l'on s'attaquât franchement à l'ensemble des humanités dont la partie philosophique est aujourd'hui au-dessous du niveau intellectuel du siècle.

Le classique philosophique, il faut bien le dire, constitue à l'heure actuelle une véritable pasquinade à l'usage des jeunes gens dont les papas redoutent le libre examen. Les auteurs triés avec soin sur le volet, sont expliqués avec cette monotone et presque rhytmique dialectique qui fait d'un professeur un avocat obligé de la thèse officielle.

L'ornière de la routine est creusée profondément dans l'école et l'on voudrait — à ce qu'il semble — que les jeunes intelligences s'y embourbassent pour le restant de leurs jours.

L'hydre philosophique désignée sous les noms de matérialisme et de positivisme, on la dérobe aux yeux de l'élève un peu à la façon de l'autruche, qui cache sa tête pour ne point voir le danger. C'est dans les vieux systèmes spiritualistes élucubrés péniblement en entassant hypothèses sur hypothèses que l'élève enfouit ses pensées. Il y voit les philosophes et les moralistes parler de l'âme comme d'un être possédant en propre toutes les facultés et qualités, agissant, pensant et voulant par lui-même, tellement indépendant de la matière qu'il se croirait blessé dans sa dignité s'il était en quoi que ce soit subordonné à l'état du cerveau. Les animaux ont de l'intelligence, du courage, des passions ; leur mémoire locale est étonnante, mais comme il n'y a, d'après la scolastique officielle, que l'homme qui ait une âme, les animaux ne peuvent en rien lui être comparés, la créature humaine étant, d'ailleurs, la seule faite à l'image de Dieu, près de laquelle toutes autres espèces rudimentairement intelligentes ne sont qu'enfouissements, pourriture et néant.

Certes on serait mal venu de médire des Socrate, des Platon, des Aristote, des Pythagore, des Orphée, des Descartes, des Leibnitz, etc. Ces penseurs ont produit des chefs-d'œuvre, et au point de vue des exercices esthétiques, on ne saurait trouver de meilleurs maîtres. Mais il faut plus maintenant ; car il en est de la philosophie comme des sciences exactes dont le développement actuel laisse à l'état de pygmée l'acquis des connaissances d'il y a quelques siècles. Le progrès exige la liberté d'examen et l'investigation dans tous les systèmes qui tendent à remplacer par l'analyse des phénomènes psychologiques les simples méditations spéculatives quelque transcendantales qu'elles puissent être.

On sort du collège avec un savoir de commande. On connaît un peu de tout, mais autoptiquement, et il suffit de quelques pas dans la vie réelle pour comprendre l'insuffisance et parfois l'inanité du bagage classique, qui se désintègre, d'ailleurs, de lui-même aux premières applications qu'on en fait dans les études libres.

C'est alors que l'on trouve un véritable plaisir à s'abreuver de ces livres que les réticences d'école ont transformés en fruit défendu. On est jeune, plein de vigueur morale, le sang circule généreux dans les veines, la sève de la vie est abondante, on se sent de force à affronter tous les périls philosophiques. L'abîme matérialiste, qui nous a été montré comme l'épouvantail des sociétés, est là tout béant ; qu'importe, la curiosité domine tout et

nous fait stoïques : il faut voir et comprendre dussent s'anéantir toutes les illusions et toutes les croyances.

Et comme la sélection matérialiste se fait facilement !

En souvenir de l'école, on revoit dans un passé de quelques années — qui semblent des siècles par leur caractéristique — les maîtres rhétoriciens noyés dans leur verbalisme, dissertant et méditant dans leurs cabinets sur les principes de volition de la pensée ; parlant ex-professo des propriétés du cerveau sans en avoir jamais examiné un seul, et concluant à la presque non-ingérence de celui-ci dans les facultés émotives de l'âme qu'ils ne veulent point voir muable par crainte d'accident et de mort.

A l'encontre de ces maîtres rêveurs — qui ont sans doute créé la métaphysique pour se faire moins comprendre — apparaissent ces chercheurs contemporains n'admettant la spéculations philosophique que comme prélude de l'investigation scientifique : les phrénologues le scapel en mains fouillant les organes mêmes de la pensée pour découvrir les mystérieuses causes qui produisent la diversité des caractères; les anthropologistes, les transformistes, les darwinistes, les biologistes tournant et retournant, par l'analyse, la substance vivante, et poursuivant pas à pas, laborieusement la lente évolution animale qui présente à l'esprit la méthode la plus rationnelle du progrès humain.

La poussée est désormais faite. On marche à grands pas vers le positivisme, dont les données à l'heure actuelle procèdent presque exclusivement du matérialisme, et l'on tombe finalement dans cette dernière voie avec d'autant plus de confiance, sinon de plaisir, que l'esprit compare, avec un arrière dégoût, ses nouvelles connaissances à celles qu'il a subies, enfant, par le stupide catéchisme, jeune homme par les dialectes macabres des vieux spiritualistes.

Quelle considération pourrait-elle, alors, retenir à la croyance en l'immortalité de l'âme ? Les lois de la morale ? Erreur profonde.

Les matérialistes, j'entends ceux qui le sont par conviction philosophique, ont une morale tout comme les spiritualistes, et l'erreur de ceux-ci est de croire précisément qu'en dehors de leurs apostolicités et de leurs anathèmes, il n'est point d'honnêtes gens. M. Renan, dans l'un de ses meilleurs discours, reprochait aux croyants leur intolérance. Et qu'il avait raison ! A les entendre il faut croire ou faire le mal : point de milieu. Le bien, dès lors, cesse d'être une satisfaction intime pour devenir un pénible labeur: il faut peiner pour gagner la récompense. C'est la galette de beurre qu'attend le gamin lorsque sa maman lui recommande d'être bien sage.

Quelle sublime morale d'égoïsme! Et qu'ils ont eu raison les

positivistes de créer, à l'encontre de ce paralogisme, ce mot d'altruisme qui désigne ces sentiments spontanés de bienveillance qui nous portent à bien faire.

Oui, le bien fait partie de l'être humain à titre intégrant ; et la preuve qu'il est immanent c'est qu'il se manifeste sous le choc des actes matériels qui l'impressionnent directement. Un homme tombe à la mer et se débat dans les affres de l'agonie. Est-ce qu'avant de vous jeter à l'eau et risquer votre vie pour celle d'autrui vous allez tenir conseil avec vos croyances ? Un pareil soliloque ne s'est jamais vu. Non, votre courage seul déterminera l'acte de sauvetage qui n'a rien de commun avec n'importe quel principe religieux ou spiritualiste, car le courage qui est un des plus beaux attraits de la vertu se trouvera chez tel homme vulgaire en apparence, comme tel autre homme se trouvera bien développé au point de vue de la structure du corps. Le bien est donc un état de progrès individuel, abstraction faite de toute considération philosophique.

C'est une habitude de présenter avec emphase, les spiritualistes qui, après avoir fait table rase de toutes leurs vanités, ont affronté la mort avec le plus digne calme. De tels exemples sont excellents à donner ; mais que ne dit-on pas que des matérialistes ont vécu d'une pareille vie et sont morts aussi courageusement ? Si Socrate se plaisait à découvrir l'orgueil à travers les haillons d'Antisthène, Aristophane n'en trouvait-il pas sous la chlamyde de Socrate ?

Socrate aux yeux des spiritualistes est le type incarné de toutes les vertus. Soit, mais le père du matérialisme, Démocrite ne peut-il pas lui être en tous points comparé.

Qui ne connaît la vie de ce sage de la Thrace qui, dès sa jeunesse, se débarrassa de ses immenses richesses pour se livrer tout entier à l'étude et à la philosophie. Avide de recueillir les lumières de tous les peuples civilisés, Démocrite voyagea en Egypte, dans la Perse, dans l'Inde et dans l'Ethiopie. Sa vaste érudition embrassait la philosophie, la physique, la médecine, la géométrie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la littérature, l'éloquence et les arts. L'enthousiasme qu'excita son savoir lui valut des statues de son vivant. Il fut l'étonnement d'Hipprocrate, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir proclamé la pluralité des mondes. Sa mort fut le couronnement de sa longue carrière ; il attendit, avec calme, l'anéantissement qui ne devait épargner en lui qu'un nom immortel.

Reprocherait-on au matérialisme de n'avoir point d'idéal, c'est-à-dire de poésie ?

Ici encore l'histoire nous fournirait la réplique par de nombreux exemples. Pour n'en choisir qu'un seul, quel poète a chanté

avec plus de grâce que le matérialiste Shelly, sous l'inspiration duquel lord Byron a terminé les belles stances de Childe-Harold. Dans les œuvres de Shelly on découvre des pages d'une telle idéalité qu'elles confinent au mysticisme. La partie intellectuelle du monde s'était pour lui incorporée dans la partie matérielle et l'avait embellie; et c'est par là qu'il puisait à la source du plus pur enthousiasme. Sa muse abordait toutes les phases de la pensée, la mort non exceptée, ainsi qu'en témoigne la poésie si connue de « *A summer evening church-yard* » (une soirée d'été dans un cimetière).

Citer tous les grands penseurs morts noblement, courageusement dans la conviction du néant matérialiste, serait un travail bien long, mais qui montrerait, mieux que n'importe quel raisonnement, que s'il est des hommes qui ont besoin de croire à une autre existence pour remplir dignement celle-ci, il en est d'autres, et des non moins intelligents, qui trouvent dans l'accomplissement des devoirs de la famille et du citoyen non pas un sacrifice, mais un réel plaisir, plus digne et plus réconfortant que tous les aléas d'outre-tombe. Ceux-là pensent, et sentent par eux-mêmes que les sentiments intimes évoluant progressivement, convergent vers le bien, qui est le vrai, et qu'un jour la solidarité n'étant plus un vain mot, l'homme comprendra que son propre intérêt et l'intérêt d'autrui sont le même et que l'égoïsme intelligent consiste à faire le bien.

*
* *

Pour reprendre le moi haïssable, je dirai que telles étaient, il y a quelques années, mes idées philosophiques, et qu'aujourd'hui, *immortaliste* par conviction je conserve à l'égard des matérialistes la même opinion.

Ce n'est donc ni par besoin de consolation ou d'espérance, ni par tendance religieuse que je suis devenu spirite. Le fait de la survivance m'a été montré de telle sorte qu'après l'avoir d'abord nié, puis accepté sous un principe causatif différent de celui des esprits, force m'a été de me rendre à l'évidence, aucune théorie, même des plus problématiques, n'ayant pu résoudre dans mon cerveau, le possible d'une cause étrangère à celle de l'intervention des êtres décédés.

J'insiste sur ce point. C'est presque à corps défendant que je me suis rendu au spiritisme. J'avais contre lui les préventions que procure à tout libre penseur, l'aspect des affabulations religieuses qui fourmillent dans presque tout les ouvrages spirites. Aussi pour repousser la thèse soutenue par l'école d'Allan Kardec m'étais-je muni de toutes les théories de la réflexion de pensée, du dégage-

ment ou dédoublement des sujets-médiums, et des influences réciproques qui peuvent s'opérer entre des individus, d'après une harmonie de rapports, soit par la volonté ou l'imagination, soit par l'imitation ou le concours de la sensibilité physique. J'avais relu l'histoire du magnétisme et de la divination chez les anciens. Je confondais avec opiniâtreté les évocations des médiums avec les exorcismes des sibylles, des pythies dans les temples de Sérapis ou de Jupiter-Ammon ; avec les hiérophantes et les « nébüm » des Juifs ; avec les augures des antres fameux de Trophonius ; avec les convulsions des quakers, des santons, des fakirs et des bonzes.

Je crois n'avoir rien négligé pour arriver à un résultat diamétralement opposé à celui des spirites, et je conviens franchement que si le plus grand nombre des phénomènes qne j'ai observés ont pu être expliqués par des causes autres que celle des esprits, il en est un petit nombre dans lesquels l'intervention d'outre-tombe était tellement manifeste, qu'autant aurait valu nier la lumière du jour.

Les phénomènes réellement convaincants sont rares : cela est vrai. Il est laborieux et même parfois pénible d'aller les chercher dans les groupes spirites. Cela est encore vrai, et d'autant, que cette prévention dont je viens de parler, se change en une sorte de dégoût, lorsque pénétrant dans les groupes on constate que le plus grand nombre s'occupent à des mômeries de chapelle et transforment en dissertations souvent baroques, les psaumes démodés des religions connues. C'est là un écueil que je signale aux chercheurs impartiaux, qui, s'intéressant à la découverte d'une grande vérité, se sentiraient prêts à battre en retraite aux premières senteurs des sacristies spirites.

Oui, je dois le reconnaître avec quelques amis matérialistes qui me poursuivent aujourd'hui de leurs sarcasmes, il est répugnant qu'après la République, après les philosophes du dix-huitième siècle et les penseurs du dix-neuvième, après Diderot, Rousseau, Voltaire, après Proudhon, Michelet, Broca, après tant de sang versé pour la liberté, après les droits de l'homme et la proclamation du règne de la libre pensée, il est répugnant dis-je qu'il faille, pour chercher une simple vérité psychologique, et constater un monde réel par delà nos sens bornés, recevoir un nouveau baptême et s'affubler d'un bigotisme en retard de deux siècles sur le grogrès actuel de l'esprit humain.

Après avoir bourré vos colonnes du mot Dieu qui signifie mystère, c'est-à-dire *rien du tou*. quel pas croyez-vous avoir fait faire à la diffusion du fait de la communication d'outre-tombe ?

Que Dieu soit, cela est possible ; mais nous n'en avons que faire du moment que le spiritisme se posant en science, demande aux déductions rigoureuses des preuves patentes et non mystiques.

A vous donc, libres penseurs, de prendre en mains cette vérité et de la placer si haut que le cagotisme ne puisse l'atteindre. Dépouillée des ombres falottes du piétisme enfantin, cette vérité éclairera d'un nouveau jour les destinées humaines et marquera le progrès du sceau de la plus grande découverte.

Tel est l'appel que l'on pourrait adresser aux matérialistes en leur signalant qu'un effort de volonté est fait dans ce sens par la *Vie Posthume* laquelle après avoir essuyé les hurlements des classiques patenotriers, commence à recevoir les témoignages d'estime des gens impartiaux. Relever le spiritisme de l'ornière religieuse dans laquelle il se meurt et lui donner pour forces vives les lumières du bon sens et de la saine raison, c'est l'œuvre difficile mais honorable que ce journal poursuit avec le plus entier dévouement.

LOUIS RÉVOLA.

LETTRE DE M. LÉON DENIS

Nous remercions l'auteur si justement populaire et aimé de « Pourquoi la Vie » de la bonté qu'il a eue de nous permettre l'insertion de ces quelques lignes. En même temps qu'elles sont pour nous un bien doux encouragement, elles constituent la meilleure réponse à certaines préventions dont la « Vie Posthume » est encore l'objet.

Tours, 12 juillet 1886.

Cher Monsieur,

Avec l'expression de ma sympathie et de mes sentiments fraternels, je vous adresse le montant de mon abonnement à votre instructive et intéressante revue.

La vérité est un prisme à facettes. Souvent nous croyons la posséder entière lorsque nous n'en voyons qu'un côté. L'idéal serait de planer au dessus d'elle pour la considérer dans son ensemble, la saisir, l'embrasser, mais cela n'est pas à la portée des conceptions humaines. Remercions-donc esprits et incarnés dont les études et les travaux, en nous révélant un des aspects ignorés de la Nature, agrandissent le champ de nos connaissances.

Bien cordialement à vous.

LÉON DENIS.

UN QUESTIONNAIRE

Monsieur le Directeur de la *Vie Posthume*,

J'ai lu avec le plus vif intérêt les douze numéros parus de votre revue mensuelle, et je n'hésite pas à vous déclarer que je me rallie complètement aux idées qui y sont émises.

Toutefois, il serait fort utile, je crois, d'avoir par le bienveillant intermédiaire de vos invisibles collaborateurs qui signent modestement leurs savantes communications, l'un Jean et l'autre Alpha, quelques renseignements complémentaires sur le monde des esprits, les mœurs de ses habitants, et enfin sur tout ce qui touche à cette question capitale de l'existence supra-terrestre.

Peut-être, est-ce chose déjà arrêtée dans la pensée de vos collaborateurs, et entre-t-il dans leur programme de répondre d'avance à toutes les interrogations qu'on serait tenté de leur faire. Dans ce cas, le petit questionnaire suivant ne saurait leur déplaire, puisqu'il a pour objet de coordonner ces diverses questions auxquelles, il est vrai, des esprits obligeants ont déjà essayé plusieurs fois de répondre, mais d'une façon encore trop incomplète.

Ainsi, étant donné que l'être humain, à l'état périsprital, possède une forme d'aspect semblable à la forme humaine — ce qui semble ne faire doute pour nul esprit sérieux — nous serait-il possible d'être renseigné d'un façon satisfaisante sur les points suivants :

1° Quelle est l'étendue, le volume, la taille moyenne enfin de l'être périsprital par rapport à l'être incarné ?

2° Quels sont les organes ou sens à l'aide desquels il perçoit le son de la parole, ou l'expression de la pensée, ou la vue des objets, etc., etc.

3° Quels sont les moyens de correspondance et de communication des êtres périspritaux entre eux ?

4° A l'aide de quel appareil de locomotion se transportent-ils d'un lieu à un autre, et quelle est la durée appréciable qu'ils emploient à franchir les distances ?

5° Comment *sentent*-ils notre appel quand nous les évoquons, quel fil conducteur leur transmet-il notre pensée, et comment ce fil est-il mis en mouvement par l'action seule de notre désir ?

6° Les esprits nous voient-ils quand ils veulent, et peuvent-ils à leur gré et à leur volonté être témoins de tous nos actes, même les plus intimes, bons ou mauvais ?

7° Le monde périsprital, a dit un jour l'Esprit Alpha (4e numéro de la *Vie Posthume*, page 94), ne serait pas plus mystérieux que celui que nous foulons aux pieds.... du plus bas jusqu'au plus élevé des êtres du système périsprital, ajoutait-il, tous seraient circonscrits dans un espace déterminé... Quelle serait la configuration de ce système, de ce séjour périsprital? décrit-il autour de la terre une zone concentrique, ou bien est-ce un monde affectant la forme sphérique et évoluant, masse fluidique, à une limite déterminée de notre monde compacte?

8° D'autre part l'Esprit Jean expose de son côté en termes éloquents cette théorie nouvelle et hardie d'après laquelle l'être périsprital parcourrait un cycle donné d'existence qui le ramènerait fatalement par une sorte de décrépitude périspritale à la vie charnelle, et qui serait la reproduction antithétique du cycle d'existence charnelle qui confine fatalement par la mort au retour à la vie périspritale.

Quelle serait la durée moyenne de ce cycle, de cette vie de l'au-delà par rapport à la durée moyenne de l'existence charnelle?

9° Que devient la théorie du cycle à parcourir quand il s'agit d'une existence terrestre brusquement interrompue au berceau ou dans la force de l'âge par une mort violente, volontaire ou accidentelle?

10° Quels sont les éléments d'existence de l'être périsprital, qu'absorbe-t-il pour entretenir sa vitalité?

11° Quelles sont ses occupations, de quels objets fait-il usage, en quoi ces objets ressemblent-ils aux nôtres?

12° Il est dit dans le « Livre des Esprits » que les esprits n'ont pas de sexe; quelle serait à ce sujet l'opinion personnelle de vos deux collaborateurs?

13° Quelle serait également leur manière de voir touchant l'origine animale de l'âme humaine? Pensent-ils que l'être humain, s'il est vrai qu'il procède de l'animalité, ait dû gravir les échelons des règnes inférieurs pour arriver au type humain, qui en serait la synthèse, en stationnant dans chacun de ces règnes et en passant par toutes les variétés de genres et d'espèces que ces règnes comportent?

14° Que devient l'individualité de l'animal après la mort? Que devient *l'individualité* végétale elle-même?

15° Enfin la faune, la flore et toute manifestation vivante ter-

restre se trouvent-elles reproduites ou revivent-elles elles-mêmes sur le monde périsprital proprement dit ?

Toutes ces questions et bien d'autres encore m'ont été posées par des personnes qui savent que je suis disposé à vous les transmettre, en vous priant de vouloir bien, si vous le jugez opportun, les soumettre à votre tour, non-seulement aux deux collaborateurs qui vous favorisent de leur précieux concours, mais encore à tous les autres esprits qui en auraient connaissance et voudraient bien y répondre par leurs médiums respectifs.

Veuillez agréer, etc.

J.-B. ROUXIN.

Remarque. — En attendant que nos amis collaborateurs ou autres esprits obligeants veuillent ou puissent répondre d'une façon précise à cette série de points d'interrogations, dont l'élucidation serait certainement pour l'humanité d'un immense intérêt, nous n'hésitons pas, en ce qui nous concerne, après trente ans d'étude de questions et d'observations, à appliquer à la vie d'outre-tombe cette parole à la fois simple et profonde d'un ancien sage : *ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas comme ce qui est en haut.* Ce qui veut dire pour nous qu'au point de vue de la forme des êtres, des mœurs, de la science et des arts ; au point de vue de la faune et de la flore, du bien et du mal et de l'évolution constante enfin des choses et des êtres vers un état de lumière et de progrès toujours plus intense et plus parfait, l'humanité défunte ou périspritale reflèterait exactement l'humanité visible et vice-versâ.

S'il en est ainsi, dira-t-on, si le monde de l'au-delà n'est pas plus mystérieux que cela et qu'il ne soit que la manifestation quintessenciée, la *réalisation* idéalisée et embellie de celui-ci, pourquoi ne nous est-il pas donné jusqu'ici d'être mieux renseigné, et pourquoi les esprits qui le décrivent ainsi sont-ils si rares encore ? Parce que les milieux disposés à les écouter et à les comprendre sont eux-mêmes très rares, et que par discrétion les esprits à vues larges, qui en raison même de leur élévation possèdent au plus haut degré le respect de la liberté, attendent pour se manifester que les médiums ne leur opposent plus cette résistance opiniâtre qui s'appelle idées préconçues et vieux préjugés.

Oui nous ne craignons pas de le dire avec la plus entière conviction : ce sont nos petites vues, nos mesquines préventions qui

constituent le plus sérieux obstacle à l'obtention de la vérité, et qui font que les questions les plus simples sont encore enveloppées des plus épaisses ténèbres.

Et, étant données, ainsi que l'exprime en termes vigoureux notre ami Révola, les tendances patenotrières où se complait encore la grande majorité des groupes et des médiums, il est à craindre que ces ténèbres ne se dissipent pas de sitôt ; plus Kardécistes qu'Allan Kardec ils auraient bientôt fait, si leur désir prévalait, de transformer en une *borne* immuable le " Livre des Esprits " qui ne fut dans la pensée de son auteur qu'un *acheminement*.

Vainement chercherait-on, en effet, à se dissimuler que le " Livre des Esprits ", comme il arrive d'ailleurs pour les plus riches moissons, ne renferme sa part d'ivraie ; et il est certain, sur les passages notamment ayant trait à la genèse des êtres et des mondes, que le médium saturé des idées qui y sont exposées, d'après lesquelles le monde charnel ne serait que transitoire et insignifiant par rapport au monde des esprits qui serait seul important et permanent ; d'après lesquelles encore la phase charnelle ne serait pas absolument indispensable à l'avancement de l'être, et qu'enfin l'incarnation elle-même ne serait qu'une des formes de l'expiation que l'esprit aurait pu s'épargner en se montrant bien sage dès l'origine où Dieu l'eut créé « simple et ignorant » ; le médium, disons-nous, qui emmagasine pêle-mêle dans son cerveau de telles invraisemblances et s'en déclare le fanatique partisan, ne peut évidemment qu'éloigner et rebuter les libre-penseurs avancés de l'espace, les seuls capables de dévoiler dans leur simplicité les vérités d'outre-tombe.

M. G.

LIBRE PHILOSOPHIE

III

La Question de Dieu

Dans tout cyclone atmosphérique il existe une zone redoutée des marins et que ces derniers désignent sous le nom de demi-cercle dangereux ; dans le cyclone philosophique, — vrai tourbillon d'idées, d'hypothèses, de problèmes, qui menace d'engloutir la

raison de celui qui s'y aventure — il existe également une région plus particulièrement redoutable, où les maîtres les plus habiles sont impuissants à tenir ferme le gouvernail de la logique et de la clarté. La question de Dieu est située au centre de cet endroit périlleux.

Pilote inexpérimenté, je n'aurai garde de me précipiter dans le gouffre, et d'exprimer une manière de voir catégorique sur un sujet que les plus grands génies ont ardemment fouillé sans parvenir à en rapporter une solution définitive. Toutefois, comme la curiosité est un bien pour qui sait penser, dit d'Alembert, et que le danger et l'inconnu possèdent une mystérieuse force d'attraction, nous nous approcherons un peu, et sans nous laisser entraîner si c'est possible, sans essayer directement notre faible pouvoir d'argumentation sur un thème si scabreux et si profondément obscur, nous nous contenterons de suivre de notre mieux les efforts de ceux qui plus hardis, ne craignent pas d'affronter le péril, et de prendre bravement parti dans la bataille théologique. Je prendrai le rôle relativement facile d'observateur et de critique.

∴

Pour mettre un peu d'ordre dans le coup d'œil — à vol d'oiseau — que nous avons l'intention de jeter sur les opinions de nos contemporains touchant la question de Dieu (je n'ai en vue, cela va de soi, que les doctrines un peu vagues et lâchement coordonnées du grand public, qui sont comme l'expression populaire des doctrines originales des philosophes), ayons recours, nous aussi, à la classification, simple procédé d'étude, schéma toujours inexact de la réalité, mais béquille indispensable à la marche de notre intelligence boiteuse.

Notre classification d'ailleurs sera simple, à deux termes, d'autant plus artificielle peut-être, mais bien plus commode. Je réduirai même le trio classique : théisme, panthéisme, athéisme, et distinguerai simplement les théistes et les athées. C'est expéditif, bientôt dit, mais encore faut-il donner le pourquoi de cette division et indiquer l'association d'idées qui nous a conduit à la choisir. La simple définition de nos deux types d'opinion suffira pour remplir ce but.

Je comprends parmi les théistes tous ceux qui admettent une cause à la fois créatrice et finale, personnalité douée des attributs de liberté, de raison, de bonté et parmi les athées tous ceux qui

considèrent l'univers comme le résultat d'un développement nécessaire, soit qu'ils ne reconnaissent nulle puissance distincte, immanente ou extérieure au monde (athées proprement dits), soit qu'ils placent à l'origine des choses un créateur, un législateur, sorte de machiniste, de principe abstrait des choses (déistes) (1) soit qu'ils identifient Dieu avec le tout (panthéistes).

Ce classement antithétique n'est autre en réalité que la naïve distinction populaire entre ceux qui croient à Dieu et ceux qui n'y croient pas. L'adopter, c'est envisager la question divine sous le point de vue moral, c'est-à-dire par son côté à la fois le plus commun et le plus important, celui par lequel elle se rattache aux problèmes les plus élevés de l'éthique. Par suite en effet, d'une habitude d'esprit mille fois séculaire et profondément enracinée, les idées de libre arbitre, de bien et de mal, de devoir, de justice, etc., viennent se grouper autour de l'idée de Dieu fondateur de l'ordre moral, destinées à subir le sort réservé à cette dernière.

La prétention à monopoliser à leur profit, le droit de conservation et de défense de ces principes, qui tiennent une si large place dans la vie de l'humanité, est le lien qui relie les théistes de toutes nuances, et constitue en vertu *de la subordination des caractères* (principe qui s'applique au classement des idées abstraites, des systèmes, comme à la classification des êtres concrets) un trait commun d'une grande valeur pour justifier la réunion en une même famille de tous ceux qui le présentent.

*

La plupart des théistes feraient certainement bon marché du premier moteur de l'univers matériel, du Dieu créateur, considéré comme premier principe des lois naturelles, de cette entité d'ordre logique ou mécanique, qui ressemble à une X algébrique, ou à une formule de géométrie, mais cet abandon est impossible, il entraîne fatalement la négation du Dieu de la conscience.

Ils doivent par suite reconnaître et prouver la réalité de la Cause

(1) Il semble paradoxal de réunir en un même groupe, l'athéisme, le panthéisme, le déisme (j'entends par déistes — si souvent traités d'athées déguisés — ceux qui croient que Dieu après avoir créé le monde, est demeuré inactif ne s'occupant plus de son œuvre) d'autant plus que bien des arguments utilisés par les théistes servent également à la défense du déisme mais ces trois sytèmes présentent de grandes analogies dans les points qui touchent à l'ordre moral, considération qui nous a guidé; ils offrent il est vrai, même à ce point de vue particulier, des différences que nous avons négligées, ayant pris pour type et seul objet de discussion le plus accentué des trois: l'athéisme.

de toutes les causes. Cette obligation de démontrer l'existence d'un être suprême, qui étend sa toute-puissance sur l'ensemble du cosmos, qui est à la fois l'architecte, le législateur, la Providence, qui trace les courbes des astres, commande à la gravitation universelle, préside à la mécanique des atomes, en même temps qu'il est le régulateur du monde moral, le grand justicier, le foyer de l'amour, l'éternelle source où s'alimentent le devoir et la vertu ; cette obligation, dis-je, constitue une lourde tâche qui semble au dessus des forces humaines.

Quand l'homme interroge sa conscience, envisage les aspirations et les exigences du sentiment, quand il s'en rapporte aux conclusions de ce sens intuitif qui semble voir par *illumination* (procédé réservé pour les anges par les théologiens catholiques), dans cette contemplation interne exclusive, dans cet isolement de l'extérieur, dans ce repos des facultés spéculatives, il éprouve comme une sensation intime, une impression idéale, qui semble le faire participer à une vie supérieure et lui révéler le vrai Dieu, l'arbitre souverain du bien et du mal, le Dieu de liberté et d'amour. Mais quand il étudie l'univers objectif, analyse les conditions du déterminisme des phénomènes, quand il médite sur le caractère impératif de certains axiomes et leur universalité, quand il n'aperçoit jamais qu'un enchaînement de causes et d'effets sans commencement et sans fin, et parcourt le domaine de l'implacable nécessité, il hésite, doute et parfois repoussant les suggestions du sentiment, comme une illusion trompeuse, arrive à l'extrémité opposée et nie.

Il s'agit on le voit de fusionner bien des contrastes et d'associer des éléments en apparence inconciliables ; il faut mettre d'accord les froides déductions de la raison pure et les aspirations spontanées, instinctives du cœur.

*
* *

Les théistes ne reculent pas devant cette difficulté formidable, ou peut-être ne l'apprécient-ils pas à sa juste valeur. Toutefois, rien que la diversité de leurs manières de voir suffirait à indiquer combien la tâche est laborieuse.

Quand beaucoup de remèdes sont préconisés pour le traitement d'une même affection, dit-on habituellement, cela prouve qu'il n'y en a aucun de sûrement efficace. Examinons quelques-unes des formules de la thérapeutique théiste, destinées à soulager l'inquiète et fébrile curiosité de l'esprit humain.

La plus usitée, la plus commune, *officinale*, est tirée du codex

juif et catholique (elle a été élaborée aussi par les philosophes grecs) ; c'est le monothéisme anthropomorphique : Dieu personnel, conscient, distinct de l'univers, le gouvernant par sa volonté. Quelques différences d'opinion sur le mode d'activité de la personnalité divine et son caractère moral diversifient cette conception essentielle. Bien rares sont devenus les croyants dont l'imagination se représente l'être suprême sous la figure d'un patriarche auguste, à la barbe blanche, à la physionomie terrible ou bienveillante suivant les cas ; mais nombreux encore, les plus nombreux certainement, ceux qui le dotent des attributs psychiques et sensibles, des sentiments et des idées qu'ils trouvent en eux-mêmes, éliminant ceux qu'ils considèrent comme inférieurs et destinés à disparaître de la constitution psychique de l'homme, et portant au plus haut degré ceux qui leur paraissent de qualité supérieure et dignes de persister éternellement dans leur propre moi. On concède généralement à ce type humain, idéal et parfait, divinisé, une faculté dont à peine quelques rudiments se rencontrent dans le vulgaire modèle d'ici bas, la prescience, et Dieu est créé.

Pour le défendre contre les attaques de la gent raisonneuse, on s'empare courageusement des armes traditionnelles tirées de l'arsenal des preuves physiques et métaphysiques ; les grosses pièces d'abord, les lourds arguments basés sur la nécessité d'un premier moteur, d'un ordonnateur et d'une cause première, etc. ; puis les engins plus délicats, plus légers, les subtils raisonnements sur les concepts d'un être nécessaire, de l'infini, sur les idées, les vérités nécessaires, les idées de temps et d'espace, etc.

Ces preuves forgées par des artisans comme Platon, Aristote, St-Augustin, St-Thomas, Fénélon, Bossuet, Descartes, Newton, Leibnetz, Voltaire, Rousseau, etc., ne sont pas — on peut le reconnaître sans manquer au respect dû à ces intelligences supérieures — des armes de précision et à longue portée. La raison pénétrée du principe de causalité, forme universelle, absolue de l'entendement humaine, hésite entre l'affirmation d'une cause première, et l'admission d'une infinité de causes secondes, mais penche plus naturellement, semble-t-il, vers cette dernière solution ; elle peut, au reste, sans se compromettre adopter un moyen terme, et supposer que l'univers est lui-même cet être nécessaire et premier ; rien ne l'empêche non plus de considérer le mouvement comme essentiel à la matière, ou comme une force, matière plus subtile peut-être,

possédant elle aussi l'*aséité*. Quant à l'ordonnateur, à ce gigantesque ouvrier qui pétrirait le monde comme le potier pétrit l'argile, il ne se conçoit pas bien, toutes choses nous apparaissant en ce monde, comme douées d'une énergie spontanée et intérieure ; elles *se font*, comme on l'a dit souvent, ou tirent leur vie des êtres qui les précèdent ou les entourent ; elles ne sont pas *faites* comme une œuvre d'art, composée par une main humaine, une montre par un horloger. Il ne serait pas juste, dans tous les cas, d'attribuer à cet architecte des facultés organisatrices infiniment parfaites, car il y a tendance à l'harmonie dans l'univers plutôt qu'harmonie réalisée ; le mal est partout à côté du bien, et il serait sage de placer comme les Persans, Ahrimane à côté d'Ormud.

S'adressant aux plus cachées, aux plus fines virtualités de compréhension de notre intelligence, les preuves métaphysiques de leur côté ressemblent un peu à des tours de force de spéculation, à des hardiesses du jeu philosophique. On admire leur développement dans les œuvres de magiciens comme Platon ou Bossuet, mais elles ne possèdent pas la force suffisante pour faire jaillir les sources profondes de la conviction et de la certitude rationnelles. Elles n'ont d'autorité pour les hommes que « pendant l'instant, dit Pascal, qu'ils voient cette démonstration ; mais une heure après, ils craignent de s'être trompés. » L'infini, la perfection sont des attributs, des qualités. Les concevons-nous en réalité ; et alors même cela impliquerait-il l'existence d'un être auquel elles appartiendraient? Mêmes objections contre l'argument des idées nécessaires ; pourquoi rattacher celles-ci à l'existence d'une intelligence absolue en qui elles résideraient. Les faire dériver de l'expérience et de la sensation comme Locke et Condillac, ou de la constitution de l'intelligence humaine comme Kant, ne semble-t-il pas plus simple?

Dr E.

(La fin au prochain numéro.)

LA MÉDIUMNITÉ SLADE

Ayant publié sous cette même rubrique dans le dernier numéro de la *Vie Posthume*, le compte-rendu de deux séances de M. Slade auxquelles avait assisté notre ami M. Poignard, notre impartialité nous fait un devoir d'insérer, malgré sa longueur et bien que n'émanant pas du médium lui-même, la lettre suivante que nous adresse M. Anthelme Fritz l'un de ses amis.

Après avoir pris connaissance de la lettre de M. Fritz, M. Poignard nous l'a rendue en y joignant quelques réflexions que l'on trouvera sous forme de notes.

Monsieur l'Editeur de la *Vie Posthume*,

Je lis à l'instant le compte-rendu de deux séances chez M. le médium Slade, et qui vous a été adressé par M. Victor Poignard. En lisant entre les lignes l'on constate que votre correspondant s'est rendu chez M. Slade avec des idées préconçues (1) et décidé de prendre le médium en défaut. Il oublie que le médium n'est qu'un instrument, que *tous ses mouvements*, brusques ou non, sont produits par les esprits opérateurs, qu'il se laisse guider et conduire comme le fait un médium écrivain qui sent l'influence agissant sur son bras ou sa main.

J'ai assisté à plus de cinquante séances avec Slade et divers visiteurs, il en a été de même de M. Desvarreux, l'artiste peintre, qui a servi d'interprète à M. Poignard, et *jamais* nous n'avons contaté *une seule fraude dans la production de l'écriture directe*.— C'est le ton qui fait la chanson, et il est évident que le médium, qui est une vraie sensitive, et ses esprits qui le sont encore plus que lui, ont *senti*, ont *perçu* les sentiments de méfiance dont était animé — peut-être inconsciemment — M. Poignard; et cela suffit pour rompre l'équilibre fluidique et empêcher le phénomène. Exemple, ce qui a eu lieu à sa seconde visite (2). — Lisez tous les témoignages, consultez la majorité des visiteurs, et tous vous diront que *la confiance appelle la confiance*, et que la condition primordiale en ce genre d'études c'est que le visiteur doit être *passif* (3), ne pas vouloir diriger le phénomène, ce qui n'exclut *nullement l'esprit d'observation et de contrôle*. J'ai vu M. Slade oter sa jaquette, retrousser ses manches, oter ses chaussures, laisser inspecter la table, le parquet, etc., etc., avec la plus grande complaisance et d'autres fois refusant carrément toute séance ou bien n'obtenant aucun phénomène: une *seconde* avant la séance il ne sait pas même ce qui va se produire. On oublie trop — et les spirites devraient le savoir cependant — que la réussite dépend non seulement du médium,

(1) Mon sincère désir à ma première visite était d'assister à une manifestation vraie. Pour la deuxième séance il n'y a pas lieu de lire entre les lignes, ayant écrit en toutes lettres que j'y étais allé avec l'intention bien arrêtée de voir les deux faces de chaque ardoise. V. P.

(2) Les esprits n'ont pas eu à empêcher le phénomène, M. Slade n'ayant plus cherché à l'obtenir quand j'ai insisté pour vérifier la deuxième ardoise. V. P.

(3) Ma passivité a été tellement grande et je me suis laissé mystifier avec tant de complaisance que M. Slade qui a jugé que j'étais content et satisfait m'a remis des cartes pour que je lui envoie mes amis et connaissances. V. P.

mais aussi du temps, de l'état de l'atmosphère et des *dispositions morales* des assistants.

L'on fait toujours allusion aux séances payantes de Slade, mais l'on ne dit pas que ce médium donne près du tiers de ses séances *gratuitement*, qu'il refuse tout paiement lorsque les personnes ne sont point satisfaites. Je ne pense pas que M. Poignard ait payé ses séances, elles étaient données à titre gracieux (1) si je ne me trompe.

Je trouve qu'avant d'accuser un médium de fraude, il faut être *certain* de ce que l'on avance. M. Poignard *suppose* (2) qu'il y avait de l'écriture sur l'une des faces. M. Slade n'a pas besoin de recourir à ces procédés, car trop de faits durant sa longue carrière ont prouvé que l'écriture se produit directement par les esprits et que sa nature loyale et honnête se refuse à employer la fraude.

M. Poignard, comme quelques autres spirites, émettent trop vite un jugement sans tenir compte des milliers de témoignages qui renversent en tous points leurs suppositions. Si votre honorable correspondant n'a pas obtenu ce qu'il désirait, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même ; les esprits opérateurs qui lisent dans sa pensée et surtout ses dispositions morales, sont aussi susceptibles qu'il peut l'être lui-même. Ils ne s'inquiètent pas beaucoup de nous, nous envoient promener ou nous contrecarrent à leur façon et comme cela leur plait, ils ont leur libre arbitre, leurs caprices, *leurs voies et leurs moyens*.... Je l'ai constaté avec d'autres amis des centaines de fois.

Si le médium n'a pas retourné l'ardoise — notez qu'il le fait machinalement chaque fois — c'est que sans doute il ne se sera pas senti influencé pour le faire pour des raisons personnelles aux esprits, ou bien M. Poignard aura été distrait en ce moment (3). Je n'en sais rien moi-même. Seulement cette objection n'est pas sérieuse, et il était inutile de la signaler publiquement, puisque M. Poignard doit savoir, pour l'avoir lu et entendu dire, que l'écriture se produit sur des ardoises neuves enveloppées dans du papier et ficelées, ou bien entre des ardoises immaculées et sur lesquelles le

(1) M. Fritz se trompe, seulement je n'avais pas cru dans ma lettre devoir parler du paiement. V. P.

(2) J'ai dû supposer et tout le monde en eut fait autant, que si M. Slade refusait de me montrer cette face de l'ardoise que je tenais tant à voir c'est qu'il avait une bonne raison pour cela. P. V.

(3) J'ai déjà dit que j'étais revenu tout exprès et que j'avais inutilement insisté pour la voir, je ne pouvais donc être distrait. V. P.

visiteur s'asseyait. En présence de ces faits qu'il a pu lire dans *Le Moniteur belge du spiritisme*, dans le *Messager* de Liège, la *Liberté* de Gand, la *Pensée Libre*, le *Gaulois*, le *Phare de la Loire*, la *Revue* de Paris, etc., il aurait dû être plus circonspect dans son jugement. Il était du devoir de M. Poignard d'apporter ses propres ardoises (1) à la seconde séance.

Si j'avais été là, j'aurais prié M. Poignard de lever l'une de ses mains pour interrompre la chaîne, et immédiatement l'écriture se fût arrêtée pour reprendre aussitôt la main remise en contact avec les autres ; cette expérience se fait presque chaque fois. M. Charles Fauvéty la relate également dans sa lettre au *Messager de Liège*. C'eût été la meilleure preuve que l'écriture était spontanée (2). Tout doute disparaît aussi lorsqu'à la demande d'un des assistants, un des esprits opérateurs intercale soit un mot d'allemand, de français ou de grec dans un message anglais par exemple. C'est ce qui a eu lieu avec le Docteur P. Gibier, M. Templeton, moi-même et d'autres.

Quant à la jambe placée à un moment donné sous la table, cela n'a rien de commun avec l'écriture produite entre deux ardoises (3), tenues soit sur la table, sur votre tête, contre votre épaule, ou tenues par l'un des assistants lui-même. Avec un peu de raisonnement, d'étude et d'esprit d'observation scientifique, *toutes les objections* faites à la légère par ceux qui ont combattu Slade, sont réduites à néant et font constater des contradictions flagrantes dans les critiques.

En résumé, rechercher plutôt la vérité que la fraude et n'oublier jamais que nous ne sommes encore qu'à l'a, b, c de cette science nouvelle dont nous ne connaissons que peu de choses, que nous ne pouvons encore en établir les lois, et que les conditions d'un médium à un autre varient souvent du tout au tout.

Slade ne produit l'écriture directe que devant trois ou quatre

(1) J'avais manifesté à M. Slade le désir d'apporter mes ardoises, il m'avait prié de n'en rien faire. V. P.

(2) Cette expérience qui est familière au médium ne prouve absolument rien, il lui est bien facile dès que quelqu'un ôte sa main, d'arrêter son grattement. V. P.

(3) La jambe placée sous la table n'exerce aucune influence sur l'écriture entre les deux ardoises ; mais il peut n'en pas être de même dans les autres genres d'exercices. D'ailleurs, si la place occupée par les jambes du médium importe si peu, pourquoi met-il une certaine ostentation à faire constater qu'il les tient hors de la table ? V. P.

personnes, cinq au plus (1), toutes doivent faire la chaîne. Aucune ne peut rester isolée dans la pièce. Il est très sensitif et d'une nervosité hors ligne. On m'a cité un médium à Philadelphie qui était obèse, d'un tempérament sanguin ; au lieu d'être sobre comme Slade, il buvait sec et obtenait parfois l'écriture directe entre deux ardoises qu'on lui passait dans la main, étant lui-même en état d'ivresse, et ce, devant vingt à trente personnes réunies sans faire la chaîne !

Votre réflexion au sujet de la rédaction des cartes de M. Slade tombe absolument à faux, car tous les habitués et visiteurs du n° 21 rue Beaujon savent très bien que le médium répond invariablement à tous ceux qui le visitent et qui le questionnent : je ne sais rien de ce qui va se passer, ce n'est pas moi qui agit, ce sont les esprits et *ne puis rien garantir* (2). Il est inutile d'ajouter que M. Slade refuse tout paiement lorsqu'il n'obtient aucun résultat. Il y a souvent des jours entiers où toutes les séances sont blanches. Il suffit parfois qu'un des visiteurs se mette à discuter de vive voix avant d'entrer en séance pour que toutes ces discussions troublent tellement l'état nerveux du médium, que les esprits se disent impuissants d'arriver à produire le moindre phénomène. C'est pourquoi ils prêchent le calme et la passivité. Ils doivent mieux savoir que nous dans quelles conditions ils peuvent opérer, et ce n'est pas parce que nous exprimons un désir pour que nous ayons la prétention d'exiger d'eux qu'ils y satisfassent. Le savant Zœllner a constaté qu'ils faisaient presque toujours autre chose et d'une autre manière que ce qu'il désirait obtenir. Cela est connu et admis ; ils ont leur libre arbitre et ne veulent pas dépendre de nous.

M. Slade, je le répète, a été depuis vingt-cinq ans trop vu et examiné de près par des savants de tout ordre pour que l'on se hasarde à la légère à des appréciations qui nuisent à son honorabilité (3). On jase tant sur Pierre et Paul, et s'il vous fallait chaque fois

(1) Ce n'est pas quatre ou cinq personnes que M. Slade reçoit à la fois, mais deux seulement ; je pourrais en citer quatre qui s'étant présentées en même temps ne purent passer que deux par deux. V. P.

(2) Il est regrettable que les cartes de M. Slade ne mentionnent pas cette restriction qui pourrait éviter des déplacements souvent coûteux et parfois inutiles. M. G.

(3) Je n'ai pas nié et ne nie point que M. Slade n'ait obtenu et ne puisse obtenir encore de l'écriture directe ; mais devant son refus énergique de me laisser examiner à la deuxième séance, l'ardoise qui devait servir à l'expérimentation, il m'est bien permis de douter de l'authenticité de l'écriture de la première séance. Et telle étant mon impression intime, j'ai cru en la divulguant, agir non moins sérieusement dans l'intérêt de notre cause que les signataires de témoignages enthousiastes. V. P.

publier tous ces racontars votre estimable feuille devrait paraître quotidiennement. N'oubliez pas que M. Slade est étranger, qu'il ne connaît pas notre langue et que par conséquent il ne peut guère se défendre. Quelques-uns de ses amis peuvent bien le faire à sa place, mais cela demande du temps et leurs occupations les en empêchent souvent. D'un autre côté pour peu qu'ils s'en mêlent, il y a toujours de bonnes âmes qui insinuent jésuitiquement : cela n'a rien d'étonnant, ils sont payés pour cela. On a même osé insinuer que l'article paru dans le *Gaulois* de *tout Paris* avait été payé ; c'est un comble. Figurez-vous que le chroniqueur est venu chez Slade avec le baron de G., qu'ils ne se sont pas fait connaître et qu'ils ont payé leur séance. Slade est pauvre, ce qui est la meilleure preuve de son désintéressement. Tous les spirites peuvent-ils en dirent autant.

Puisque vous faites appel à tous ceux qui s'intéressent à la médiumnité de Slade dont la présence à Paris éveille l'attention de nombreux chercheurs de la vérité, je me permets de vous donner ci-après, les extraits des derniers témoignages inscrits spontanément dans son album ; ce sera la meilleure réponse *aux hypothèses* et *aux doutes* de votre honorable correspondant.

Excusez la longueur de cette lettre que je vous écris à la veille de partir en voyage, et agréez, cher monsieur et F. E., S. mes bien cordiales salutations.

A. ANTHELME FRITZ, *263, Boulevard Pereire.*

Cette lettre était accompagnée de nombreuses et très honorables attestations, qui ont déjà paru dans divers journaux spirites et que le défaut d'espace ne nous permet pas de reproduire.

Remarque. — Nous ne pouvons nous empêcher de trouver excessive et regrettable la susceptibilité des esprits qui se manifestent par l'intermédiaire de M. Slade. Qui veut la fin veut les moyens : il est certain, étant donnée la contrainte passive à laquelle sont tenus les visiteurs, que les témoignages de ces derniers, quelque honorables que soient les signatures, perdent singulièrement de leur importance.

Nous avons assisté, comme M. Fritz, à plusieurs centaines de séances spirites, et s'il est vrai que dans certains milieux les esprits se montraient capricieux et autoritaires, d'autres fois nous avons pu constater avec satisfaction leur parfaite urbanité, leur complai-

sance et leur grande tolérance. Ainsi, tandis que les premiers prétendaient être crus sur parole et ne supportaient pas les objections, les esprits sérieux, au contraire, les provoquaient et nous donnaient pour conseil, au sujet des manifestations, de ne jamais cesser d'exercer notre jugement.

L'obligation de la part de tous les visiteurs de faire la chaîne nous semble une autre contrainte également fâcheuse, et plus propre à faire suspecter qu'à favoriser la manifestation. On s'explique difficilement, en effet, que le concours négatif, sinon nuisible, au point de vue de la médiumnité, de la plupart des assistants, puisse être indispensable à l'obtention du phénomène. Celui-ci se produisant par la seule puissance médianimique de M. Slade serait autrement concluant si les personnes présentes étaient libres de leurs mouvements et pouvaient exercer à leur gré leur légitime contrôle.

Ici notre honorable correspondant nous objectera que *la confiance appelle la confiance*. Nous serions de son avis s'il était question d'un milieu familial ou d'un petit groupe entre amis, ou de tout autre centre de gratuit accès ; mais dans tout autre circonstance, et alors surtout qu'il s'agit d'un salon dont l'accès n'est permis qu'aux bourses bien garnies, la théorie de la *passivité* ne saurait être à notre avis préconisée sans danger.

Encore une fois nous ne sommes animé d'aucune hostilité à l'égard de M. Slade, nous voulons croire à sa parfaite honorabilité, mais l'exemple des Buguet, que l'on aurait tort d'oublier, prouve que s'il est des médiums scrupuleux il en est aussi de tout disposés à trafiquer de leurs facultés ; c'est pourquoi, dans l'intérêt supérieur du prestige de nos idées, nous estimons qu'en présence d'un médium rétribué la vigilance et le plus minutieux contrôle devraient être non seulement un droit mais un devoir ; cela soit dit non pour M. Slade en particulier, mais pour tous les médiums payants sans exception.

M. G.

La Luz del Alma, qui se publie à Buenos-Aires et qui par la vaillance et la compétence de sa rédaction anonyme a su conquérir en peu de temps un rang des plus distingués dans la presse spirite en langue espagnole, a bien voulu s'occuper dans l'un de ses derniers numéros de l'étude de l'Esprit Jeanl' " Existence, la Vie ". L'un de nos amis voulant bien se charger de traduire l'article de notre sympathique confrère, nous nous ferons un plaisir de le publier dans notre prochain numéro.

El Eco Universal, *journal philosophique et libre-penseur d'études psychologiques, paraissant deux fois par mois à Barcelonne (Espagne).* — Nous extrayons du premier article de ce nouvel organe, ces quelques lignes significatives, et qui nous portent à bien augurer de la ligne avancée qu'il paraît devoir suivre :

« Nous sommes un de plus pour la défense de nos idées dans « cette armée qui lutte contre les spoliateurs de nos droits et les « tyrans de nos consciences, avides de détruire le passé et désireux « de bâtir la société de l'avenir. »

La Solidarité Spirite, *Société de secours mutuels, siège social: 34, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris.*— Nous nous faisons un devoir de rappeler à tous les spirites qu'une société existe à Paris sous ce titre ; fondée en vertu d'un arrêté préfectoral du 11 juin 1880, elle fut définitivement constituée le 11 décembre de la même année.

Cette société a pour but notamment :

1° D'établir entre ses adhérents, des liens de solidarité fraternelle, intellectuelle et morale.

2° D'assurer à chacun de ses membres, son concours en cas de maladie ou de décès.

Elle admet tous les spirites sans distinction de sexe, d'âge ou de nationalité, soit comme membres participants, soit comme membres honoraires.

La cotisation mensuelle des *membres participants* est de 1 fr. 50 pour les hommes et 1 fr. pour les dames.

La cotisation annuelle des *membres honoraires* est de 10 fr.

En cas de maladie, les membres participants reçoivent : 2 fr. 50 par jour pendant 90 jours et 1 fr. 25 par jour pendant les 90 jours suivants.

Des séances d'études, évocations, etc., ont lieu (par invitations) les 2me et 4me dimanches de chaque mois, au siège social, à 8 h. du soir.

Les Assemblées générales trimestrielles ont lieu en janvier, avril, juillet et octobre, soit au siège social, soit à la mairie du 4me arrondissement, rue de Rivoli.

Pour prendre connaissance des statuts, et les demandes d'admission, s'adresser : à M. SAINTOT, président, au siège social ; M. BRUVRY, secrétaire, rue Chevreul, 8 ; M. TARLAY, trésorier, 60, rue Fontaine-au-Roi.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec beaucoup de peine le décès de **M. Alexandre Hue**, étudiant en pharmacie, membre de la société parisienne des études spirites et l'un des rédacteurs les plus distingués de la « Pensée Libre ». Ses tendances qui sympathisaient avec les nôtres, le portaient avec ardeur à opposer la science et le

raisonnement aux tendances mystiques d'un trop grand nombre de spirites ; aussi sa mort prématurée (il n'avait pas vingt ans) nous est-elle doublement sensible.

Le dernier numéro de « L'Ere Nouvelle » nous fait part de la cérémonie des funérailles purement civiles à Bordeaux de Mme **Robert Siauve,** grand'mère de M. Gustave Siauve, gérant de « l'Ere Nouvelle ».

Notre sympathique confrère a prononcé au cimetière d'une voix émue et vibrante une allocution qui a vivement impressionné tous les assistants.

Nous apprenons également le décès à Carcassonne de M. **Jacques Azorm,** frère de M. Louis Azorm, chef de groupe et l'un des membres les plus militants du spiritisme. Tous les journaux de la région ont exprimé à la famille qui est très honorablement connue, leurs compliments de condoléance.

Nous apprenons enfin au dernier moment par notre vieil ami M. Alexandre Delanne, de passage à Marseille, le décès à Paris, il y a quelques jours, de M. le capitaine **Bourgès.**

Nous avions le plaisir d'être déjà lié d'amitié avec M. Bourgès alors qu'il était encore en garnison à Marseille où il laissa les meilleurs souvenirs.

A Paris, il ne cessa de faire partie de la société parisienne des études spirites, fondée par Allan-Kardec, qu'il présida pendant huit ou dix années consécutives.

Enfin, au régiment comme dans la vie privée, il sut constamment faire passer les intérêts du spiritisme avant les siens propres; aussi sa perte sera-t-elle vivement ressentie et regrettée par tous ceux qui partagent nos convictions.

AVIS

La Société Parisienne des Etudes Spirites a renouvelé son bureau pour l'année sociale 1886-1887.

Ont été élus : Président d'honneur, le baron Marulaz, intendant militaire en retraite ; Président, M. L'Hernault ; Vice-Président, M. Bouvéry ; Secrétaire, M. Blin ; Trésorier, M. Lebourgeois.

La gérance du journal la *Pensée-Libre* reste confiée à M. E. di Rienzi, administrateur sortant.

M. Gabriel Delanne se trouvant ces jours-ci à Lyon a été invité à faire une conférence dans la grande salle de la Société Fraternelle, présidée par M. Henri Sausse ; le succès du jeune conférencier a été complet.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5